

considéra liée pour la vie; elle se donna parce qu'elle aimait, de même qu'elle se serait refusée si elle n'avait pas aimé, — et le cas s'était déjà présenté.

(*A suivre.*)

AUG. HENROTAY.

## DIALOGUE DES MONTS.

**A** deux ou trois heures au midi de Pontresina se cache un coin de nature, qui est un magistral chef-d'œuvre.

Supposez-vous adossé au Mont Pers, une pyramide d'énormes cailloux bruns, vous aurez devant vous, même au cœur de l'été, un vaste demi-cirque de neige, large et long d'une lieue au moins, et formé par une série de pics. A gauche, tout près de vous, c'est le pic Cambrena qui donne la main aux quatre pointes du Palü, reliées par la voile blanc aux trois arêtes de la Bella-Vista; celle-ci semble prolongée par un quatrième pic, le Züpo (le pic caché), dominé, par derrière, du Silberhorn (la corne d'argent); puis vient la Crastagüzza (la crête aigüe), qui touche au Roi de l'Engadine, le Bernina, flanqué du Morteratsch.

Entre ces purs contours qui se découpent sur le bleu céleste incendié par le soleil, descend l'étingelant linceul qui couvre les rocs depuis les temps; aucun pli ne le ride jusqu'aux pieds des monts; là, il se chiffonne en crevasses, aux ombres vertes, il se salit de poussière, il se déchire pour laisser voir, au centre, quelques îles de blocs noirâtres, puis il se divise pour former à notre droite, dans l'abîme, deux fleuves de glaces, les glaciers du Pers et du Morteratsch, séparés par la Moraine.

Le vent qui passe sur la neige à l'ombre nous arrive au visage, frais et sans odeur. L'air est transparent comme s'il n'existait pas, et tout vous paraît à portée de la main. Le silence est celui de la tombe ou de l'éternité. Les plus espiègles deviennent graves; les plus gais se taisent. On regarde, la tête vide de pensées, parce qu'on est atterré.

Voici ce qu'on entend.

LA CORNE D'ARGENT. — J'ai chanté tout l'hiver la chanson

claire de l'éternelle candeur. Sous l'archet des rayons pâles de midi, j'ai vibré les sons purs, inconnus des profanes et qui coulent tout autour des grands monts. Rapides, ils volaient, puis ils revenaient mourants et doux coucher leur âme fière et lasse dans le calme de mon flanc. Aux roseurs de l'aube, je vous sonnais, mes frères, le réveil de ceux qui ne dorment jamais; aux rougeurs du soir, je vous chantais le sommeil de ceux qui ne se couchent point. Des heures entières, accompagnée de vos voix profondes et sombres, je roulais mes perles argentines dans la mollesse des gorges pleines de neige. Si, par intervalles, je laissais ce vide : le silence, remplir les espaces qui vous enveloppent, c'était pour reprendre plus triomphal mon chant de solitude. Voici de nouveau les longues journées, et le soleil implacable a pompé la moitié de mon argent limpide : et mes notes sont faibles et languissantes; à peine peuvent-elles encore chasser le noir silence couché dans l'ombre. Puis un homme est venu, qui a ouvert sa bouche immonde, toute hérissée de poils roux : j'ai vu sa langue rouge remuer entre ses dents jaunâtres; il a jeté parmi nous un cri horrible, et il l'écoutait bondir et rebondir, heureux au déchirement de l'harmonie. Sacrilège!

LA CRÊTE AIGUE. — Mon âme est l'âpreté du désert. Aux jours de tempête, j'ai fait hurler de douleur les vents ailés. Impitoyable, j'ai déchiré leur poitrine palpitante; j'ai brisé les plus violents, et j'ai tranché dans leur vieillesse, ceux qui volaient depuis les plus lointains horizons. Les nuages lourds de neige, et les brouillards ténus, comme ils venaient inconscients et aveugles, je les ai hachés silencieusement. C'est pendant les nuits hiémales que mon bonheur était sans ombre : la bise sifflait en s'enfuyant, la solitude énorme et sans tache avait, sous la lune aux rayons verts, des éclats métalliques et durs; et pendant votre veille éternelle, ô mes impassibles compagnons, je me dressais rigide, comme votre arme de diamant. Mais le soleil a changé ses rais de lumière contre des traits de feu : le tranchant de ma lame de glace s'est émoussé, et le souvenir me revient, de cet été maudit, où des hommes l'ont ébréché de leurs pas sordides. J'ai senti les

clous de leurs souliers mordre en grinçant ma robe virgine; et leurs traces ont mis des jours à s'effacer; et j'ai vu des lambeaux de ma crête fière rouler éperdus jusqu'au fond des abîmes. Horreur!

LE PIC CACHÉ. — Toute la faute est au soleil. Il est jaloux éternellement de la moiteur ineffable des neiges qui s'abandonnent dans nos bras étendus; aux ardeurs violentes de ses midis, il les appelle et les harponne; il promène ses longs doigts brûlants jusque dans leurs plis les plus discrets; et tout l'été, les insensées nous dénudent le front pour voler au mirage de l'idéal. C'est alors que l'astre haineux jusque dans la victoire couvre et protège les hommes de sa chaleur morbide; et ils arrivent, — les pauvres, — traîner leur impuissance sur les restes de nos manteaux blancs.

Heureusement, nos bien-aimées, lourdes bientôt de leurs illusions mortes, nous reviennent avec les longues nuits. Oh! disparaître et dormir, n'être plus qu'en son rêve, à soi, se pâmer de langueur, vivre assez pour sentir, mourir assez pour ne souffrir jamais!

LE TRIDENT DE BELLE-VUE. — La contemplation sans fin est la suprême sérénité. La pureté du regard est immaculée. J'ai connu des heures sans égales: c'était, quand la lune d'hiver menait son troupeau des couleurs tout le long des immensités: des rayons verts et bleus s'accrochaient aux pointes des monts très hauts; des traînées blanches indéfinies se glissaient entre deux pics, tandis que de larges stries d'ombre noircissaient des champs de neige; une gamme de tons raffinés courait sur les montagnes qui forment chaîne; comme les creux et les reliefs s'affirmaient avec audace, et si l'on abandonnait les détails pour l'ensemble des espaces immesurés, la vision des nuances semblait remuer comme un monde d'âmes vivantes. Ou bien c'était pendant les clartés dures des grands froids: les profils se découpaient violemment dans l'âpreté du ciel bleu; leurs arêtes les bordaient d'incandescence et leurs pointes adamantines fulguraient d'éclairs blancs; ou bien encore un océan de nuages inondait notre univers,

et tout sombrait comme à jamais, sauf quelques pics altiers qui crevaient de leur superbe la surface des vagues grises; la mer s'étendait, énorme, et séjournait parmi nous des jours et des nuits; j'étais alors témoin d'uniques magnificences: j'ai vu la croupe même des nuées moutonnantes passer du rose de l'aube à l'azur du crépuscule. Aujourd'hui, c'est à peine si le brouillard vit une demi-journée: à midi, les traits de l'Incendiaire l'ont tué; les grandes masses noires et brunes ont remplacé les campagnes virginales; le terne et le sombre règnent sur l'empire même de l'absolu éclatant; les belles clartés se sont réfugiées aux hauteurs suprêmes, et il faut encore que des hommes aillent les souiller de leurs silhouettes noires; chaque matin, dès l'aurore, elles sont là qui promènent leur hideur, ces petites taches mouvantes, infatigables comme le mal. O rendez-moi la saison des jours sans dégel et des sérénités immaculées!

. LE BERNINA. — Mes pleurs coulent en ruisseaux et vont là-bas créer un large fleuve tonitruant; des pans entiers de mon royal manteau s'éroulent dans l'abîme; trois faces de mon roc éternel montrent leur noire nudité; et vos plaintes estivales, ô mes frères infortunés, ne sont que des murmures auprès de ma clameur désespérée. J'ai compté vingt-un printemps, depuis qu'ils sont venus, pour la première fois, troubler à jamais ma quiétude sacrée. Ils étaient trois, un grand entre deux petits.

De très loin, je les ai vus glisser lentement, comme des ombres, sur la neige; ils étaient attachés l'un à l'autre et marchaient à la file, sans bruit. Puis, ils disparurent derrière Morteratsch; je songeais à votre malheur, frères, d'être accessibles aux hommes sales, et je pensais à mon inviolée majesté, quand — horreur! — je sentis crier l'acier dans la glace de mon suaire. Insensé, je clamai ma douleur, éperdument! Ils montaient. Leurs pics grinçaient en cadence, et les fers de leurs bottes entraient sans pitié dans ma robe. Un rictus infernal faisait grimacer leurs faces rougissant de joie mauvaise. Leurs efforts successifs les tordaient tour à tour, et à chacun, ma souffrance répondait. Quant ils furent sur ma cime, toute leur laideur m'apparut; ils jouissaient de leur forfait, sans

pudeur et sans remords ; après avoir épongé leur sueur immonde, ils burent le vin de la victoire. Et ils sentaient mauvais ! — Oh ! comme j'aurais voulu m'entrouvrir en hurlant, les engouffrer et les broyer avec fracas, dans des éclairs ! Depuis lors, d'autres sont venus, et l'horrible supplice a recommencé. J'en ai pu contempler plusieurs mordre la neige pour la dernière fois, — mais la splendeur de vivre n'existe plus pour moi : l'aigle en passant me jette, silencieux, un regard de mépris, car des hommes ont placé leur crâne chétif et impuissant plus haut que mon front immortel !

Voilà pourquoi la Solitude est devenue la Désolation.

Fructidor-Vendémiaire 1886.

ERNEST MAHAIM.

## LES BRIGANDS DE LA MEUSE.

(Conte de Wallonie.)

Il était en 1881, commença grand-papa.

Tout de suite, le silence se fit autour de la table, un silence recueilli, religieux.

On n'entendait plus que le bourdonnement sourd, continu des essaims de mouches et de moucherons qui bruissaient entre les larges rameaux du cèdre géant qui nous abritait.

Depuis plus de dix mois, la Belgique était en pleine révolution et guerre ouverte avec nos voisins, les Hollandais, et nous vivions ici à Harbay, sans craintes ni inquiétudes d'aucune sorte, car, à part les nouvelles alarmantes de combats et de pillages qui de temps à autre couraient dans le village et dont nous mettions la meilleure part sur le compte de l'exagération et de la peur, rien ne trahissait les énormes changements qui en ce moment bouleversaient le reste du pays.

Depuis le commencement des troubles, nous n'avions encore entendu un seul coup de fusil ni aperçu le bout d'aucune baïonnette hollandaise ou révolutionnaire.